

# **L’Affaire des Colonels**

**Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et  
Edmond Luciole**

**Eric Larrey**

Copyright © 2019 Eric Larrey  
Tous droits réservés.  
ISBN : 978-1-7954-2049-5

Photo de couverture : ©Johane Larrey  
Façade de la cathédrale Saint Jean.

L'affaire des Colonels

**Pour Anne-Sophie**

*« Nous nous sommes plaints que les sergents de ville ne se trouvaient jamais ou très rarement du moins aux endroits où le besoin de leur présence se serait fait le plus vivement sentir. Les quartiers éloignés et les rues mal famées sont généralement veufs de la présence de ces messieurs tandis qu'ils encombre les salles des théâtres, des cafés chantants où l'affluence du public constitue une sécurité contre les accidents réellement sérieux.*

*Que voulez-vous, pour neuf cents francs par an, on ne tient pas à courir le risque de se prendre un mauvais coup ou de se faire casser la tête : cela se comprend. »*

Article du journal « La Mascarade »<sup>1</sup> du cinq juillet 1870

<sup>1</sup> Journal lyonnais paru de 1869 à 1873, dirigé par Jacques Eugène-Barbier Labaume.

## 1. Prologue

### **Lyon 1894**

Si je prends la plume aujourd'hui, je le dois à un courrier tout à fait inattendu que j'ai reçu voici quelques semaines. Il m'a été adressé par Horace, le fils aîné de mon vieil ami Philippe. Philippe Grégoire Delaroche Vernet pour être précis, brillant diplomate qui nous avait quittés voilà déjà douze ans.

Horace Delaroche Vernet<sup>2</sup> avait suivi les traces de son père et nous nous écrivions régulièrement pour échanger nos points de vue sur la vie et la politique étrangère de la France.

En guise de courrier, il s'agissait presque d'un télégramme, tant son contenu était succinct :

*« Très cher Edmond,  
J'imagine la surprise que tu auras en prenant  
connaissance de la lettre et du fascicule que je  
t'adresse aujourd'hui et que je viens de recevoir pour  
toi de Londres.*

*Je ne t'en dis pas plus pour l'instant.*

*Avec toutes mes amitiés*

*H. »*

<sup>2</sup> Horace Delaroche-Vernet (1866 -1931) était diplomate comme son père Philippe Delaroche-Vernet (1841-1882), lui-même petit-fils du peintre Horace Vernet, grand-oncle de Sherlock Holmes.

Cette courte missive accompagnait une enveloppe où était tracé d'une écriture très élégante « Pour Monsieur Edmond Luciole ». Elle contenait une lettre signée d'un certain John Watson, ainsi qu'un feuillet d'une vingtaine de pages du Strand Magazine, où s'étalait le nom de... Sherlock Holmes !

La vue de ce nom me laissa bouche bée. Je n'avais plus eu de nouvelles de Sherlock depuis une quinzaine d'années. Monsieur Watson, le Docteur Watson devrais-je dire, m'informait que notre ami commun venait de lui faire part de mon existence, lui qui était si avare de confidences sur son passé. Il m'apprit que Sherlock était devenu un détective mondialement célèbre, ce qui ne me surprit pas vraiment.

Le Docteur Watson admirait profondément les extraordinaires capacités de notre détective et pour cette raison, il avait choisi de rompre avec le goût maladif de Sherlock pour le secret, en relatant dans le Strand Magazine les enquêtes qui pouvaient l'être.

À force de questionner Sherlock au sujet de son passé, ce dernier lui avait expliqué avoir passé quelques années chez moi, à Lyon, durant sa jeunesse. Années durant lesquelles nous avons entamé conjointement nos activités de détectives privés. Cependant, il n'avait pas souhaité lui parler des affaires que nous avons traitées, jugeant que j'étais seul habilité à le faire.

Le Docteur Watson m'invitait à lui raconter nos aventures ou, si cela m'intéressait, à me lancer dans leur

publication. Je passais le reste de la journée à ressasser cette nouvelle incroyable.

Le lendemain, je reçus un second courrier d'Horace m'informant que Sherlock allait prochainement recevoir la Légion d'Honneur des mains du Président Jean Casimir Périer pour service rendu à la France, suite à l'arrestation de Monsieur Huret, plus connu sous le nom de « l'assassin du Boulevard ». Il m'invitait à le rejoindre à Paris à cette occasion.

Quelle carrière extraordinaire ! Le jeune homme que j'avais accueilli chez moi en 1870 avait vécu de nombreuses aventures, qui l'avaient amené au sommet de sa carrière. Tout comme le docteur Watson, j'avais été très impressionné par les prouesses intellectuelles de Sherlock et par ses capacités de déduction inégalées. Elles s'étaient avérées décisives dans la résolution de plusieurs affaires complexes auxquelles nous fûmes mêlés.

Son influence fut tout aussi remarquable sur ma carrière que sur les personnes qui le côtoyèrent à cette époque. Il a enclenché un rapprochement entre deux mondes qui s'ignoraient encore, la police d'un côté et les sciences d'un autre. Je suis certain que nous pourrions en mesurer bientôt toute l'importance.

Aussi, après quelques jours de réflexion, je répondis au Docteur Watson pour le remercier chaudement de sa proposition et l'informer que je m'engageais à suivre ses conseils.

C'est ainsi que j'entame la relation des aventures que nous avons vécues au cours des années que je passais en compagnie de Sherlock.

Edmond Luciole.



2.

**Lyon, lundi 20 février 1870**

J'ai emménagé à Lyon il y a un peu plus de six mois, suite au décès de mon oncle Robert, le frère de ma mère. Elle n'avait guère conservé de contact avec lui, et je ne l'avais moi-même jamais connu. Pourtant, il me légua une maison et me laissait une très belle rente annuelle de quatre mille francs, qui toutes deux bouleversaient complètement le cours de mon existence. Il avait créé et développé une petite affaire de négoce de soierie, qui avait connu de très belles heures. Il avait finalement cédé son affaire quelques mois avant son décès, tout en conservant sa maison, rue du Bât d'Argent.

À sa mort, son notaire eut toutes les peines du monde pour me retrouver à Paris, où j'étais né en 1841. Une jeunesse tumultueuse m'a fait passer plusieurs années en marge de la société. C'est à un homme hors du commun, Monsieur Lecour<sup>3</sup> et à la boxe, que je devais d'être revenu dans le droit chemin. Mais j'aurai l'occasion d'en dire plus ultérieurement.

L'héritage de mon oncle consistait en une maison à trois niveaux. Un atelier désaffecté occupait le rez-de-

<sup>3</sup> Charles Lecour (1808-1894) a codifié la boxe Française. Il organisait des galas associant spectacle musical et combats de boxe.

chaussée. À l'étage se trouvait un appartement composé d'un salon, d'une salle à manger, d'une cuisine et de deux chambres. Le second étage était occupé par Maryvonne, une dame d'un certain âge, très maternelle et qui avait tenu la maison de mon oncle pendant trente ans.

Je pris immédiatement la décision de garder Maryvonne pour tenir la maison (comment aurais-je pu faire autrement, je dois bien l'avouer), décision que je n'eus jamais à regretter. Si les premiers échanges avec Maryvonne furent tendus, ce fut surtout causé par sa crainte de se voir remerciée. Mais nous trouvâmes rapidement nos arrangements. Je maintins ses gages et elle put continuer à occuper le second étage. Elle restait maîtresse de la maison et notamment de la cuisine où elle excellait. Elle avait un réseau d'amies, toutes excellentes cuisinières, avec qui elle échangeait des recettes que j'avais le bonheur de tester régulièrement. À ce régime-là, je ne tarderai pas à engraisser !

Je rejoignis Maryvonne dans la salle à manger pour le déjeuner. Une excellente odeur de ragoût me mit l'eau à la bouche.

*- Mangez tant que c'est chaud, Monsieur Edmond.*

Maryvonne avait décidé de m'appeler Monsieur Edmond, malgré mes demandes répétées de ne m'appeler que par mon prénom. Après ce plantureux repas terminé en beauté par une tarte aux pommes, Maryvonne me remit le courrier du jour. Elle gardait pour elle l'exemplaire du jour du Petit Lyonnais<sup>4</sup>, qui ne tarderait pas à rejoindre ses prédécesseurs dans la

<sup>4</sup> Quotidien républicain paru de novembre 1869 à juin 1901.

collection personnelle de ma chère cuisinière. J'eus pour ma part le plaisir de découvrir une lettre de mon ami Philippe.

J'avais rencontré Philippe Grégoire Delaroche Vernet lors d'un gala de boxe organisé par Monsieur Lecour. Nous avons le même âge et, bien qu'issus de milieux très différents, nous nous étions rapidement liés d'amitié. Je l'avais tenu informé de mon installation à Lyon et de l'avancement de mes projets, et ne m'offusquais pas du peu de nouvelles que je recevais de sa part, tant je le savais fort accaparé par son métier de diplomate.

*« Mon très cher Edmond,*

*Veuille tout d'abord me pardonner mon si long silence, car voilà bien longtemps que je dois répondre à tes nombreuses missives. Je suis très heureux de constater que tes projets avancent si bien. Te voilà donc engagé dans deux carrières bien différentes. C'est une excellente idée d'avoir ouvert un club de boxe chez toi, et je ne doute pas que tes talents de combattant et de pédagogue t'attireront bientôt une clientèle fidèle.*

*Pour ce qui est du journalisme, j'attends avec impatience de lire tes premiers articles portant sur les enquêtes criminelles, que tu auras suivies pour le compte de ton journal. Je crains malheureusement que tu n'aies que trop de matière à traiter.*

*Pour ma part, je suis bien occupé par ma charge. La diplomatie française a de bien trop nombreux sujets de préoccupation. Je ne puis t'en dire plus, mais je crains*

*que nous n'entrions dans une période délicate. En sommes-nous jamais sortis ?*

*Je dois bien te l'avouer à ma plus grande honte, j'ai pris la plume avec un certain intéressement. J'ai en effet un service à te demander. Tu te souviens sans doute de mon grand-père Horace, le peintre, que tu as rencontré plusieurs fois à Paris. Mais je ne t'ai sans doute jamais parlé de la branche anglaise de la famille. Une de ses sœurs a épousé un gentleman anglais, Monsieur Holmes. Je n'aurais guère de leurs nouvelles si par le plus grand des hasards, je n'étais entré en relations professionnelles avec un de mes homologues britanniques du Foreign Office (le ministère des affaires étrangères de la Reine Victoria), Mycroft Holmes. Un petit cousin en somme, homme fort brillant et qui traite de nombreux dossiers d'envergure malgré son jeune âge. Je l'ai rencontré à Paris, où il était en mission extraordinaire. Au cours de notre conversation, il m'a demandé de lui venir en aide.*

*Il a un jeune frère de seize ans, prénommé Sherlock, tout aussi brillant que lui, mais beaucoup plus aventureux. Mycroft est avant tout un homme de dossiers. C'est ce goût de l'aventure qui a, semble-t-il, mêlé Sherlock à une affaire qui a relevé de la sécurité intérieure britannique. Il ne m'a pas donné de détails mais m'a assuré que, pour la sauvegarde de Sherlock, il était tout à fait impossible qu'il reste en Angleterre. Aussi, m'a-t-il demandé s'il j'étais en mesure de l'héberger durant quelques mois.*

*Sherlock est ainsi arrivé chez nous depuis quelques semaines. Il est tout à fait charmant, bien qu'un peu*

*taciturne. Tout cela ne poserait aucun problème, si la situation diplomatique n'était pas aussi complexe et ne m'obligeait à m'absenter fréquemment pour différentes missions en Europe dans les mois à venir. C'est là que j'ai pensé à toi. Je souhaiterais te demander s'il te serait possible de l'accueillir quelques temps ?*

*Sherlock se passionne pour les mystères et la matière criminelle et je ne serais pas surpris qu'il fasse un jour carrière dans la police de sa majesté. Je suis persuadé que vous vous entendriez très bien. Il pourrait être un bon assistant pour tes enquêtes et, je te rassure, il parle parfaitement le français.*

*Naturellement, pour les aspects pratiques, je te ferai parvenir une somme d'argent fournie par son frère et qui couvrira les frais occasionnés, il n'est pas question qu'il vive à ta charge.*

*En acceptant cette proposition, tu me rendrais un très grand service et m'ôterais un grand souci. Pourrais-tu y réfléchir et me transmettre ta réponse par courrier ou télégramme ?*

*Ton bien dévoué Philippe »*

Mon premier réflexe avait été de refuser cette proposition. J'avais tant à faire dans ma nouvelle position que je me voyais mal m'occuper d'un jeune anglais dont je ne connaissais rien. Puis je m'en voulus de cette pensée égoïste. Cela pourrait s'avérer une expérience intéressante et je devais bien cela à Philippe. Ce n'était, après tout, qu'une affaire de quelques semaines.

Je m'entretins avec Maryvonne qui se montra très enthousiaste à l'idée de recevoir un anglais. Je décidai

donc de répondre dès le lendemain matin à Philippe pour lui annoncer que j'acceptais volontiers de lui rendre ce service. Je ne me doutais pas alors que je m'engageais pour plusieurs années.

La réponse de Philippe ne fut pas longue à venir, confirmant en cela l'urgence de la situation. Il était ravi que j'accepte de lui rendre ce service et m'informait de son départ imminent en mission. Il devait rencontrer un correspondant à Marseille le huit mars et proposait de descendre la veille jusqu'à Lyon avec le jeune Sherlock. Ils arriveraient par le train de dix-neuf heures quatorze en gare de Vaise. Philippe passerait la nuit chez moi et reprendrait le train à Perrache en direction de Marseille le lendemain à dix heures trente.

### **Lyon, lundi 7 mars 1870**

Je décidai de me rendre à pied à la gare de Vaise en fin d'après-midi, muni d'un diable pour transporter leurs bagages. J'aime à me promener le long des quais de Saône, surtout quand le temps est aussi ensoleillé qu'en cette belle journée de fin d'hiver. Je traversai la Saône par le pont suspendu du port mouton<sup>5</sup>, qui me permit de rejoindre Vaise et sa gare.

Il y avait assez peu de voyageurs dans le train, seule une vingtaine de personnes en descendit. Philippe sortit d'une voiture de première classe, accompagné d'un grand jeune homme très mince, qui tenait un léger sac de voyage ainsi qu'un étui à violon. J'ignorais qu'il

<sup>5</sup> Ce pont suspendu, construit en 1844, est aujourd'hui disparu. Il reste la place du même nom.

était musicien et me pris à espérer qu'il joue correctement.

En me portant à leur rencontre, je remarquai le visage émacié de Sherlock, son regard très acéré et une certaine raideur dans le maintien. Philippe s'avança vers moi tout sourire. Il était très élégant avec sa jaquette gris perle, son pantalon à carreaux et ses bottines en cuir souple, mais il me prit sans façon dans ses bras et m'embrassa comme lorsque nous étions adolescents :

- *Bienvenue à Lyon Philippe !*

- *Edmond, tu n'as pas changé, je te trouve magnifique. Merci encore de nous rendre cet inestimable service. Je te présente Sherlock.*

Ce dernier était vêtu d'un frac et d'un manteau noir.

- *Holmes, Sherlock Holmes. Merci, Monsieur Luciole, de m'accueillir chez vous, dit-il sans le moindre accent.*

- *Bonjour Sherlock. C'est bien naturel. Philippe est un ami cher et je suis très heureux de pouvoir vous rendre ce service.*

- *Pourquoi as-tu pris un diable ? Nous allons charger nos bagages sur une calèche.*

- *Je pensais vous proposer un autre moyen de locomotion. Si nous nous dépêchons, nous pouvons prendre un bateau Mouche<sup>6</sup> qui nous fera descendre la Saône. Je trouve que c'est une belle manière de découvrir la ville.*

<sup>6</sup> La « Compagnie des Bateaux Mouches », créée par Messieurs Chaize et Plasson exploitait une ligne de transport de voyageurs entre la Mulatière et Vaise avec cinq navires, construits par le chantier naval de Monsieur Félizat dans la zone industrielle de la Mouche dans l'actuel quartier de Gerland.

Je chargeai la malle de Sherlock, que venait d'apporter un porteur, ainsi que le sac de voyage sur le diable, puis nous nous dirigeâmes vers l'embarcadère, situé à quelques minutes de la gare. Le bateau Mouche nous permettrait de rejoindre rapidement et sans effort le pont de Nemours<sup>7</sup>, à quelques pâtés de maisons de chez moi.

Durant le trajet, Philippe me donna des nouvelles de sa famille, dont je connaissais quelques membres. Puis ce fut Sherlock qui entama la conversation.

*- Philippe m'a dit que vous exerciez à la fois la profession de journaliste et celle de professeur de boxe. Voilà quelque chose qui n'est pas commun.*

*- J'en conviens. Enseigner la boxe est mon principal objectif et, à dire vrai, c'est mon unique compétence. L'activité de journaliste en est encore à ses prémices. C'est une opportunité que j'ai eue, mais je doute que cela m'amène bien loin. Enfin, si aucune de ces professions ne me permet d'en vivre complètement, elles me laissent du temps pour m'ouvrir à d'autres opportunités.*

Je proposai aussitôt à Sherlock de nous tutoyer. Je n'avais jamais été très à l'aise avec le vouvoiement et, même si j'étais son aîné, je souhaitais placer notre cohabitation sous le signe de l'amitié. Il me sourit et m'apparut pour la première fois comme un jeune homme de seize ans.

*- Et toi, à quelle profession te destines-tu ?  
Diplomate, avocat, médecin ?*

<sup>7</sup> Aussi nommé pont du change, il était situé en regard de l'église Saint-Nizier et fut détruit en 1976.



*- Aucune d'elles ne m'attire, à vrai dire. Je suis très intéressé par les sciences, mais sans doute plus pour leurs aspects pratiques que théoriques. J'apprécie la démarche de recherche, de lever un coin de mystère. D'un autre côté, j'aimerais également pouvoir combattre le mal, confondre des assassins, déjouer des complots... Je ne puis vous détailler les raisons qui m'ont conduit à devoir quitter Londres, mais sachez que je me suis retrouvé impliqué dans une affaire criminelle d'envergure, dont le principal impétrant a réussi à s'échapper. Mon frère Mycroft, qui suit également cette affaire, a jugé plus sûr de m'éloigner de Londres, où le réseau criminel que nous avons combattu est encore fort actif. J'espère mettre à profit ces quelques mois d'exil pour m'aguerrir, et revenir à Londres poursuivre ma tâche.*

En proférant ces paroles, Sherlock avait retrouvé sa raideur et son regard exprimait une détermination sans faille.

*- Tu souhaites donc intégrer les forces de police ?*

*- La police est plus occupée à maintenir l'ordre qu'à enquêter et à étudier les affaires en profondeur. Je doute d'ailleurs de ses compétences en la matière. Regardez votre Vidocq ! La police française s'est assurée les services d'un ancien malfrat pour créer la Sûreté. En Amérique, Monsieur Pinkerton a fondé une agence de détectives, qui travaille également pour la police à l'occasion, d'après ce que relate le Times.*

*- Tu envisages donc de devenir détective ?*

*- Peut-être bien, en effet. C'est une voie qui me conviendrait, je suppose.*

*- Tu sais, je ne suis qu'un journaliste amateur qui essaie de suivre les affaires criminelles. Je n'enquête*

*pas, même si je cherche des informations sur les personnes décédées notamment. Cela t'intéresserait-il de m'accompagner ?*

*- Avec joie, c'est une excellente idée, je te remercie. Mais dis-moi, comment es-tu devenu journaliste ?*

Je lui racontai alors comment s'était passée mon installation à Lyon, suite au décès de mon oncle. Outre le logement et une confortable pension, mon oncle m'avait laissé un courrier de recommandation destiné à un de ses amis, Monsieur Eugène-Barbier Labaume<sup>8</sup>, directeur du journal La Mascarade.

Monsieur Labaume semblait connaître beaucoup de monde et je fis confiance à mon oncle, tant les dispositions qu'il avait prises à mon égard s'étaient avérées bénéfiques jusqu'à présent.

Je me rendis donc dans sa librairie qui était située rue Mercière. Il me fit asseoir mais resta debout.

*- Il faut comprendre qu'une discussion en tête à tête avec Monsieur Labaume est chose impossible, tant il ne tient pas en place. Il me bombarda de questions sur mon passé, mes compétences, tentant de se faire une idée de mes aptitudes.*

Elles étaient bien maigres en comparaison des siennes, mais il sut me mettre à l'aise et je ne lui cachai rien de mon passé.

*- Il faut que tu saches une chose, Sherlock, avant que je poursuive. Sans avoir le passé de Vidocq, dont tu viens de parler, je n'ai pas toujours mené une vie honnête.*

*- Qu'entends-tu par-là ?*

<sup>8</sup> Jacques Eugène Barbier-Labaume était libraire au n° 16 de la rue Mercière et imprimeur au 5 cours Lafayette.

- *Au décès de mes parents et jusqu'à mes quinze ans, j'ai traîné avec une bande de voyous. Au programme, quelques menus larcins comme des vols à l'étalage, des bagarres entre bandes. Puis, sous l'influence des plus âgés, nous nous sommes mis à attaquer les bourgeois dans la rue. J'étais plutôt grand et costaud, aussi le chef de la bande me réservait pour ce type de tâche. Oh, je n'ai jamais blessé personne sérieusement, quelques horions tout au plus, mais je n'en suis pas fier. Je te raconterai à l'occasion comment je suis sorti de cette situation.*

- *Tu as donc une certaine expérience du monde criminel. Je comprends que cela puisse être utile dans ton activité.*

- *Oui, enfin, ne t'y trompe pas, j'ai définitivement quitté ce milieu.*

- *Et ce métier de journaliste alors ?*

J'apprendrai à m'habituer à ce que Sherlock pilote les discussions. Il n'aimait pas que ses interlocuteurs digressent, et il les ramenait parfois sèchement dans le fil de la conversation.

- *Monsieur Labaume m'expliqua que son journal était avant tout un organe de presse politique, à tendance républicaine. Pour autant, connaissant le penchant naturel des lecteurs pour les faits divers, et les affaires criminelles en particulier, il envisageait d'introduire une rubrique dédiée.*

- *Il voit juste. En Angleterre, les rubriques criminelles du Times passionnent les lecteurs, bien plus que les manœuvres politiques ou le devenir de notre Empire.*

- *C'est sans doute lié à la nature humaine, je suppose. Toujours est-il qu'il m'expliqua que la*

*criminalité avait triplé depuis l'avènement du second empire. Non que ce soit dû au régime politique, mais plutôt aux effets de la révolution industrielle, à la promiscuité et à la pauvreté dans les villes. Tout cela concourt à l'accroissement du nombre de crimes. Je suis certain que vous vous entendriez bien. Il estime que la police est très mal payée et trop peu nombreuse pour être efficace. Pour faire bouger les choses, il pense que la presse peut jouer un rôle. Informer la population, quitte à l'inquiéter pour mettre la pression sur les autorités. Aussi m'a-t-il proposé de suivre les affaires criminelles pour son compte et de rédiger une rubrique sur ce sujet.*

*- Tu as écrit beaucoup d'articles ? me demanda Philippe.*

*- Hum... pas beaucoup, non, pour être honnête. Juste quelques lignes par-ci par-là. Je viens de démarrer et entre la construction de mon réseau d'informateurs et l'installation de ma salle de boxe, je n'ai pas encore consacré beaucoup de temps à ce nouveau métier. Ton aide tomberait à pic Sherlock.*

*- Marché conclu, me dit-il en me serrant la main.*  
Nous arrivions à proximité du pont Nemours, où nous débarquâmes pour gagner mon logis à pied.

3.

Nous pénétrâmes par la salle de boxe que j'avais commencé à aménager dans l'ancien atelier, et qui occupait tout le rez-de-chaussée. J'avais un cours vers vingt heures trente, ce qui me laissait le temps de présenter Sherlock et Philippe à Maryvonne et de l'installer dans sa chambre.

Maryvonne était très excitée à l'idée de recevoir un jeune britannique et d'avoir l'occasion de mater un second garçon sous son toit. Elle était aussi intimidée par Philippe, dont la profession de diplomate le situait, pour elle, dans une autre sphère.

*- Sherlock, je te présente Maryvonne, l'âme de cette maison. Elle est également un véritable cordon bleu*

*- Allons, Monsieur Edmond, vous dites des bêtises, dit-elle en rosissant.*

*- Je suis très honoré, Madame, et vous remercie de votre hospitalité.*

*- Oh, pas de Madame ici, appelez-moi Maryvonne. Vous parlez vraiment très bien le français.*

*- Ma grand-mère était française. Mes parents souhaitaient perpétuer cet héritage et avaient engagé une nurse française.*

*- Mais dites-moi, il va falloir vous remplumer, on mange si mal que cela en Angleterre ?*

*- Non, mais je ne suis pas très porté sur la nourriture.*

- *Nous allons changer cela. Je vous ai préparé un dîner bien de chez nous, vous m'en direz des nouvelles.* Maryvonne regagna les cuisines et j'accompagnais Sherlock et Philippe dans leur chambre.

- *Ce n'est pas le grand luxe, mais tu seras ici chez toi Sherlock. Je te laisse t'installer. Je dois me préparer pour mon cours de boxe.*

- *Si ce n'est pas abuser, serait-il possible d'y assister ? J'ai un peu pratiqué la boxe au collège.*

- *Avec plaisir, mais tu ne préfères pas te reposer ?*

- *Je ne suis pas fatigué et, après ce voyage, un peu d'exercice me fera le plus grand bien.*

- *Eh bien, dans ce cas, allons-y. Philippe, te joins-tu à nous ?*

- *Non merci, Edmond, je me contenterai de jouer les spectateurs.*

J'avais conservé le sol d'origine, qui était en terre battue. Cela faisait pas mal de poussière, mais évitait de se faire mal en cas de chute. J'avais récupéré un lot de planches, laissées au fond de l'ancien atelier, pour fabriquer quelques bancs. Des armoires métalliques faisaient office de casiers pour que les élèves puissent y laisser leurs vêtements de ville. Quelques dizaines de kilos de vieux bouts de tissus, achetés à un chiffonnier, avaient permis de remplir de vieux sacs de jute, que j'avais accrochés au plafond. Cela en faisait des sacs de frappe tout à fait acceptables. J'avais enfin fait fabriquer dix paires de gants sur le modèle des miens, par un de mes voisins bourrelier, qui me les fit à bon prix contre la promesse de lui envoyer mes élèves, qui souhaiteraient disposer de leur propre paire.

De la récupération et du bricolage m'avaient permis d'équiper sommairement la salle. Elle était loin de ressembler à celles que j'avais fréquentées à Paris, mais Sherlock eut la bonté de me féliciter pour l'aménagement.

*- Il faut savoir que nous pratiquons la boxe française dans cette salle, assez différente de la boxe que l'on appelle ici anglaise et que tu as apprise je pense.*

*- Quelle est la différence ?*

*- Nous utilisons les poings et les pieds et également différentes armes comme la canne.*

*- Cela n'a rien à voir avec la boxe alors ?!*

*- Cela s'en inspire pour partie, mais pour le reste, la boxe française a puisé dans les manières de se battre dans la rue.*

Je lui racontai alors un des épisodes les plus déterminants de mon existence, pendant que nous nous mettions en tenue.

*- Comme je te l'ai dit tout à l'heure, j'appartenais à une bande quand j'étais jeune. Un soir, près de Montmartre, j'avisai un bourgeois que je me proposai de délester de son portefeuille. Je me pose devant lui, sors un surin, un couteau pardon, et ... je n'ai pas eu le temps de sortir un mot. J'ai reçu un coup de canne sur le crâne, puis plus rien, le noir.*

Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais allongé sur un banc, dans une pièce que je ne connaissais pas et dont je ne pouvais deviner l'usage. Il y avait des barres, des sacs suspendus au plafond et, au centre, une estrade entourée de cordes. À mes côtés, mon bourgeois, qui me fixait avec intérêt. Il m'a dit :

*« Mon gars, je m'appelle Charles, Charles Lecour. Je te la fais courte, t'as le choix entre deux solutions. Soit je t'amène aux cognes et tu finis en prison, soit tu restes ici comme garçon de peine à travailler pour moi. Dans le second cas, t'as une chance d'atteindre tes cinquante ans, dans l'autre je te garantis que tu verras jamais tes vingt ans. »*

J'ignorais qui était Monsieur Lecour et ce que je devais faire, mais j'ai vite choisi la solution qui m'évitait la prison.

Il avait monté une salle de boxe française avec son frère Hubert à Montmartre. Outre ses cours de boxe qui avaient un grand succès, il organisait des combats au cours de galas, durant lesquels se produisaient des chanteuses, des danseuses. C'était un véritable spectacle, auquel le Tout Paris de l'époque se pressait.

*- J'y ai même croisé Alexandre Dumas, un soir.*

*- Celui qui a écrit les Trois Mousquetaires ?*

*- Non, son fils, celui qui a écrit la Dame aux Camélias.*

Monsieur Lecour m'avait pris sous son aile. Il avait d'abord vu mon potentiel pour le combat, et il me mit à l'entraînement aussitôt. Mais il tenait aussi à ce que je ne retourne pas dans la rue. Aussi m'imposa-t-il d'apprendre à lire et à écrire avec un abbé qui fréquentait aussi sa salle.

*- Entre les entraînements de boxe, l'entretien de la salle, les cours du soir et trois repas copieux par jour, sûr que je ne pensais pas à retourner à la rue.*

*- Et tu as combattu durant ces galas ?*

*- Oui, plusieurs fois. Le temps passa, j'ai gagné des combats, connu une petite gloire. Mais je n'étais pas*



*fait pour les règles de la boxe qui se mettaient en place. Mon expérience de la rue sans doute. Si je me battais, c'était pour survivre, pas pour le sport. Cela ne déplaisait pas à Monsieur Lecour, qui s'intéressait au maniement des armes, ...*

*- Mais il pouvait difficilement organiser des combats au couteau ou à la matraque lors des galas.*

*- Tu as tout compris ! Quand j'ai hérité de la maison à Lyon, j'y ai vu une opportunité. Si les galas étaient en vogue à Paris, ici, à Lyon, la boxe française comme la boxe tout court étaient peu connues. J'ignorais si une salle de boxe aurait un quelconque succès, mais cela valait la peine d'essayer. Je fis imprimer quelques affichettes et entrepris de les coller dans les rues avoisinantes et à proximité des arrêts d'omnibus.*

*- Je suppose que la montée de la criminalité, que tu évoquais tout à l'heure, incite bon nombre de personnes à apprendre à se défendre.*

*- Absolument. C'est la principale motivation de mes élèves. Ah, d'ailleurs les voici qui arrivent.*

J'avais alors seulement une demi-douzaine de participants à mes cours, mais cela m'occupait bien et me procurait un petit revenu.

Sherlock se montra très assidu et je fus étonné de voir une telle énergie physique chez un homme aussi mince. Je décelais chez lui toutes les qualités d'un combattant. Décidément, nous ne devrions pas nous ennuyer durant les semaines qu'il passerait ici.

Après le cours, nous remontâmes nous rafraîchir et nous rejoignîmes Philippe et Maryvonne à la salle à manger. Comme promis, elle nous régala d'un saucisson chaud cuit au vin et accompagné de pommes

de terre. Nous clôturâmes ce dîner de fête par une tarte au sucre. Sherlock fit honneur à tous les plats et ne manqua pas de complimenter Maryvonne.

À l'issue de ce magnifique dîner, je proposai à Philippe et Sherlock une petite promenade digestive. Nous prîmes la direction du quai de Retz pour leur faire découvrir le Rhône.

*- Cela me rappelle un peu Londres avec la Tamise.*

*Combien d'habitants compte Lyon ?*

*- Environ trois cents mille. Et Londres ?*

*- Londres abrite deux millions d'âmes.*

*- C'est comparable à Paris alors.*

*- En effet. Mais Londres est la capitale d'un Empire où se côtoient des hommes issus de toutes origines et de toutes races. Les plus grandes richesses côtoient la plus grande pauvreté. La criminalité y est très forte également, et dans tous les milieux. Tu aurais fort à faire en tant que journaliste.*

Sherlock revenait sur son sujet favori. Je trouvais un peu triste qu'un jeune homme de seize ans soit à ce point obsédé par le crime. Aussi, je décidai que je profiterais des semaines à venir pour le divertir un peu.

L'avenir me démontra que je me trompais sur toute la ligne. Non seulement, je ne pus écarter Sherlock de son centre d'intérêt, mais encore ce fut lui qui m'entraîna dans sa passion.

4.

**Lyon, mardi 8 mars 1870**

Nous accompagnâmes Philippe à la gare de Perrache pour son déplacement à Marseille. Nous nous promîmes de rester en contact afin qu'il puisse transmettre des nouvelles de Sherlock à son frère Mycroft par la voie diplomatique, pour plus de sûreté. J'aurais payé cher pour connaître l'affaire qui avait chassé Sherlock de Londres et justifiait de telles mesures de confidentialité. Durant le chemin du retour, Sherlock me demanda sur quelles affaires je travaillais. J'avouai que je n'avais effectivement pas eu énormément de temps à consacrer aux affaires criminelles ces dernières semaines et que je n'avais guère de matière pour proposer un article à Monsieur Labaume.

Durant le déjeuner, Sherlock m'interrogea au sujet de mon réseau d'informateurs.

*- Je suis en relation avec le sergent de ville Marcel Ferrand, qui assiste au cours de boxe du jeudi soir. Il m'a promis d'en parler à ses collègues du commissariat ainsi qu'à ceux d'autres commissariats de la ville. Cela devrait me permettre de connaître des policiers dans différents quartiers.*

*- Voilà qui est bien pensé. Et il t'informe des affaires en cours ?*

*- Oui, dans la mesure de ce qu'il peut me dire. Tu sais, les relations entre la presse et la police ne sont pas très bonnes, surtout venant d'un journal républicain. Marcel n'est pas très porté sur la politique, mais il ne tient pas à avoir des ennuis. Je lui ai demandé s'il pouvait me présenter à son commissaire, mais il ne pense pas que cela soit une bonne idée.*

*- Tu devrais leur proposer un marché. Tu leur adresseras toutes les informations que tu recueilleras en contrepartie des leurs, me suggéra Sherlock.*

*- Ça peut se tenter en effet... Je profiterai de la première affaire qui se présentera.*

Maryvonne s'immisça dans la conversation

*- Vous savez, on discute beaucoup au marché des Cordeliers ou à Saint-Antoine avec les voisines et les marchands. On entend de tout. Je pourrai aussi vous faire part des histoires qu'on raconte.*

*- Excellente idée Maryvonne ! confirma Sherlock.*  
Si je n'y prenais garde, toute la maisonnée allait se transformer en agence de renseignement. D'après Maryvonne, on découvrait fréquemment des corps un peu partout dans la ville, mais la plupart du temps, la police ne s'y intéressait pas.

*- Pas plus tard que la semaine dernière, un batelier du quai de Retz a trouvé deux pauvres filles noyées. Deux policiers de la Sûreté se sont déplacés, mais ils n'ont pas cherché plus loin. Des pauvresses, vous pensez ! Ah mais dame, si un rupin se fait voler son portefeuille, sûr que là ils vont chercher. Ah je vous le dis, M'sieur Edmond, tout part à vau l'eau et un jour, ça va péter !*

Maryvonne était lancée sur un de ses sujets de prédilection, à savoir la politique et les questions sociales. Elle raconta à Sherlock les événements sanglants qui avaient marqué Lyon ces dernières années, les révoltes des canuts et leur sanglante répression jusqu'au mouvement des Ovalistes. Ces ouvrières de la soierie s'étaient mobilisées l'été dernier pour demander une revalorisation de leur salaire ainsi qu'une amélioration de leurs conditions de travail. Elles apparaissaient comme des héroïnes aux yeux de Maryvonne.

Mais pour elle, tous les canuts décédés avaient été victimes de crimes sur lesquels personne n'enquêterait jamais. L'évocation de ces événements plongeait invariablement Maryvonne dans une profonde tristesse. Je savais qu'il fallait alors la laisser seule, sa bonne nature reprendrait rapidement le dessus.

Je proposai alors à Sherlock d'aller voir mon ami Marcel qui devait patrouiller dans le quartier à cette heure. Nous empruntâmes le quai de Retz jusqu'au grand Théâtre<sup>9</sup> et la place de la Comédie, mais Marcel ne s'y trouvait pas. Je décidai d'essayer le marché des Cordeliers dont nous avait parlé Maryvonne et c'est là que nous trouvâmes Marcel Ferrand, sergent de ville de son état. C'était un solide gaillard de trente-cinq ans, brun, de taille moyenne avec de belles bacchantes. Il arborait l'air sévère qui seyait à sa fonction, masquant ainsi sa jovialité naturelle.

<sup>9</sup> L'actuel Opéra de Lyon.

*- Edmond, quelle surprise ! C'est toi qui fais le marché aujourd'hui ?*

*- Non, je fais visiter la ville à un jeune ami qui va m'assister pendant quelques temps. Je te présente Sherlock Holmes, il vient de Londres.*

*- Enchanté, sergent, dit-il en inclinant légèrement la tête.*

*- Anglais hein ? Hum, ... Pardon de vous le dire, mais je n'ai jamais apprécié les anglais.*

Marcel était issu d'une famille entièrement vouée au culte de l'Empereur. Napoléon I<sup>er</sup> bien sûr, Napoléon le Grand, pas le « petit », sobriquet dont Victor Hugo avait affublé notre actuel empereur. Autant de propos qu'il était de bon ton de garder pour soi à cette époque.

*- Sherlock a des origines françaises, me dépêchai-je de préciser. Tu le croiseras également aux entraînements de boxe.*

*- Alors bienvenue à Lyon, dit-il en tendant sa grosse patte à Sherlock.*

La poignée de main fut ferme à défaut d'être encore franchement amicale.

*- J'imagine que tu veux savoir s'il y a eu des crimes, des meurtres ou autres atrocités ?*

Il accompagna cette question tout à trac par un gros rire communicatif.

*- Pas trop d'atrocités, j'espère.*

*- Il y a toujours trop de morts dans cette ville. Mais ça a l'air d'être pire chez vous, dit-il en se tournant vers Sherlock. Notre commissaire nous parle souvent de votre police-là, Scolanyard. Il dit que ça devrait nous servir de modèle.*

*- Scotland Yard est une police efficace et bien organisée, mais elle n'arrive pas pour autant à freiner*

*la criminalité qui se développe à Londres. Je suis bien certain que vous êtes aussi efficaces qu'eux.*

*- On fait ce qu'on peut, mais je crains surtout qu'on ne soit pas assez nombreux. Il y a de plus en plus de monde dans cette ville et nos effectifs ne croissent pas aussi vite.*

Marcel était flatté de ce compliment de Sherlock, qui pouvait se montrer diplomate ou simplement charmant avec les personnes qui lui plaisaient.

*- Maryvonne m'a parlé de deux jeunes filles noyées, la semaine dernière, retrouvées quai de Retz. Il y a eu d'autres affaires depuis ?*

*- Pour notre commissariat, non. Mais c'était pas des meurtres, elles s'étaient noyées, c'est tout.*

*- Un accident d'après vous ? demanda Sherlock*

*- Sans aucun doute. Elles n'avaient aucune trace de blessure. Ça arrive de trouver des pauvresses qui ont été étranglées ou poignardées et qui dérivent sur le fleuve. Non, là elles ont dû tomber et se noyer.*

*- Les deux en même temps ? C'est fréquent ?*

*- Non, pas vraiment. Elles avaient sans doute trop bu, difficile à dire.*

*- Vous les faites examiner par un médecin ?*  
demanda Sherlock.

*- Pour quoi faire, grands dieux ? On voyait bien qu'elles étaient mortes et on a juste regardé si elles avaient des blessures apparentes. Je vous ai dit, on n'a pas trop de temps à passer là-dessus.*

*- Merci Marcel, on va te laisser poursuivre ta ronde.*

*- On se retrouve jeudi alors. Ah, au fait, j'ai parlé de toi à un collègue du commissariat de la place Napoléon. Ça l'intéresse la boxe, et il pourra aussi te passer quelques informations sur ce qui se passe dans*

*son secteur. Il s'appelle Jules Malin. Attention ! Ça peut prêter à rire, mais faites gaffe. Il est chatouilleux sur le sujet.*

*- C'est une excellente nouvelle, merci encore. À jeudi et prend soin de toi.*

À défaut d'une matière pour un article, j'avais du moins un nouveau client pour le club de boxe et un nouveau contact dans la police. Ce n'était pas si mal.

Sherlock me fit remarquer qu'il était regrettable que la police n'ait pas considéré ces décès avec plus d'attention. Retrouver deux corps dérivant ensemble, sans blessure apparente, aurait mérité, selon lui, une enquête approfondie. Je le considérai avec étonnement, aussi m'expliqua-t-il qu'il fallait toujours s'intéresser aux informations atypiques, car elles pouvaient être les signaux d'une affaire plus importante. Ah, quand un jeune homme de seize ans est attiré par le mystère...

Je lui proposai de prolonger notre visite et nous parcourûmes les rues de la Presqu'île de long en large, jusqu'à la récente gare de Perrache et ses quartiers gagnés sur les zones marécageuses.

Après déjeuner, nous avons poursuivi par les anciens quartiers situés sur l'autre rive de la Saône. Je connaissais moi-même assez mal cette zone. Les ruelles étroites, dont certaines remontaient au Moyen-Age, sont reliées entre elles par des passages sombres qui serpentent entre les immeubles et que les lyonnais nomment traboules. C'est un lieu pittoresque avec des échoppes qui recèlent d'incroyables bric-à-brac.



En fin d'après-midi, nous regagnâmes notre logis pour le cours de boxe du soir. Je souhaitais qu'à ces occasions, Sherlock puisse accroître son cercle de connaissances.

C'est ainsi qu'après un échange pugilistique un peu appuyé, Sherlock se rapprocha, au sens propre comme au sens figuré, d'Étienne Locard<sup>10</sup>, un brillant ingénieur qui travaillait au Muséum. Je lui proposai de rester dîner avec nous ce qu'il accepta avec joie, la notoriété culinaire de Maryvonne aidant. La discussion tourna essentiellement autour de la géologie, sujet que Maryvonne et moi trouvâmes particulièrement ennuyeux, mais qui passionna Sherlock. Étienne l'invita à venir visiter son laboratoire et à partager quelques expériences.

Dans les jours qui suivirent, nous fûmes bien occupés par les visites régulières aux sergents de ville, toujours plus nombreux aux cours de boxe, et par la découverte de Lyon.

C'est au cours d'une de nos promenades que nous fîmes la connaissance de Michel. Nous venions de visiter la cathédrale Saint Jean et parcourions la rue du même nom, quand nous entendîmes un bruit de lutte ainsi que des plaintes étouffées en provenance d'une traboule. Nous y pénétrâmes et découchâmes sur une cour intérieure desservant ceinturée de magnifiques immeubles de style Renaissance. Deux hommes se

<sup>10</sup> Étienne Alexandre Arnould Locard (né à Lyon le 8 décembre 1841 et mort le 28 octobre 1904) est un naturaliste, malacologiste et géologue français. Père d'Edmond Locard, qui a fondé à Lyon en 1910 le premier laboratoire de police scientifique au monde.

tenaient debout, armés de bâtons, dominant un corps roulé en boule. Ils nous regardèrent arriver, visages fermés.

- *Foutez le camp ! éructa l'un d'eux.*

Leur victime, consciente de notre présence, releva la tête et nous regarda. Son visage tuméfié saignait, il était clair qu'il s'agissait d'un gamin. J'essayai de calmer le jeu.

- *Laissez-le tranquille, les gars, il a son compte.*

- *Dégage, on t'a dit.*

L'un des deux types s'avancait vers nous avec la nette intention de nous faire déguerpir.

- *Reste derrière moi, Sherlock, lui intimai-je.*

L'agresseur était à près d'un mètre quand je le stoppai d'un coup de pied dans le ventre. Je lui saisis la tête et le frappai au visage d'un coup de genou. Le second type leva son gourdin en faisant un pas vers moi. Je me jetai sur lui, bras tendus, et lui enfonçai le genou dans le bas ventre. Je lui tordis le bras droit et me saisis de son gourdin dont je lui assénai un coup au genou gauche puis un autre au visage, qui l'assomma.

Je me retournai vers mon premier adversaire, dont le nez cassé saignait abondamment. Il s'était redressé et avait sorti un couteau. D'un coup de gourdin je lui fis lâcher son arme et lui brisai sans doute le poignet à en juger par le cri qu'il poussa. Il s'enfuit en courant.

Sherlock s'était accroupi auprès du jeune garçon qui semblait assez mal en point.

- *Il faut partir tout de suite. Ils pourraient alerter des compères. Tu peux marcher ?*

- *Oui ça ira, répondit-il assez faiblement.*

Soutenu par Sherlock, il se leva et nous regagnâmes la rue Saint-Jean, encombrée de passants qui cherchaient Dieu sait quoi dans les boutiques du quartier. Je surveillais nos arrières, mais personne ne nous suivait. Nous regagnâmes les quais et nous arrê tâmes à la terrasse d'un café, après avoir rapidement essuyé le visage du jeune garçon.

*- Ne faudrait-il pas l'emmener voir un médecin ? demanda Sherlock.*

*- Je doute que notre jeune ami en ait envie, je me trompe ?*

Il hocha la tête pour confirmer mes dires.

*- Ces deux types n'étaient pas des voleurs, plutôt des hommes de main qui travaillent pour les commerçants du quartier. Je pense que le voleur est assis à notre table.*

Le gamin me regardait avec inquiétude.

*- Comment t'appelles-tu ?*

*- Vous allez me livrer aux cagnes ?*

*- Oui, ... dès qu'on aura bu quelque chose.*

Je le regardai avec un petit sourire et, après un instant de réflexion, rassuré par les boissons qu'on venait de nous apporter, il finit par répondre.

*- Je m'appelle Michel.*

*- Moi c'est Edmond et voici mon ami, Sherlock.*

*- Merci pour ...*

*- Pas de quoi. J'ai aussi connu ce genre de situation quand j'avais ton âge. Tu fais partie d'une bande, pas vrai ?*

Michel se figea. Je connaissais cette réaction. Jamais un gars d'une bande ne livrerait ses amis, ... enfin c'était rare.

*- Je vais prendre ça pour un oui, mais je ne t'embêterai pas plus. Que ceci te serve de leçon. Tu n'as pas été assez rapide ou pas assez discret et ils t'ont mis la main dessus. La prochaine fois cela pourrait tourner très mal pour toi.*

*- Oui, M'sieur...*

Je doutais qu'il écoute mes conseils. Si je n'avais croisé la route de Monsieur Lecour au même âge que lui, je serais sans doute mort aujourd'hui, ou au bagne, comme les autres gars de ma bande. Il avait vidé son vin chaud et mangé toute la charcuterie que j'avais commandée, il ne devait pas manger tous les jours à sa faim.

*- Faut que j'y aille là... merci encore, dit-il en faisant mine de se lever.*

En voyant Michel, je me revoyais à son âge...

*- Je tiens une salle où j'apprends aux gens à se défendre, ça te dirait de venir ? Ça pourrait t'aider à te sortir de ce genre de situation.*

*- Je sais pas trop, M'sieur, je suis pas mal occupé...*

*- Comment peut-on te trouver si on a un travail pour toi ? lui demanda Sherlock.*

*- Quel genre de travail ? dit-il en se rasseyant.*

*- Nous pourrions être intéressés par des renseignements concernant des individus, par exemple. Je suppose que tu connais bien le quartier ? lui répondit Sherlock en me demandant du regard de jouer le jeu.*

*- Pour sûr, je connais toute la ville ! répondit fièrement notre jeune ami. Mais, ça a un prix les renseignements ! ajouta-t-il en se tortillant.*

Il attendit notre réaction, qui ne vint pas.

- *Mais pour le premier ce sera gratuit, ... je vous dois bien ça, se reprit-il. Et si vous avez besoin de moi pour un coup, je suis partant.*

- *On cherche juste des renseignements, pas de vols ou quoi que ce soit de ce genre.*

Michel parut un peu déçu, mais l'idée de se faire de l'argent facilement en collectant des informations lui plaisait bien apparemment.

- *Passez le mot au propriétaire du café de Scize, rue Ferrandière. Dites-lui que vous avez besoin du « p'tit Michel ». C'est un cousin, il me passera le message et je vous y rejoindrai... C'est où votre salle ?*

- *Au dix, rue du Bât d'Argent. Les cours ont lieu le soir vers vingt heures.*

- *... Je passerai peut-être un de ces jours, pour voir...*

- *C'est noté.*

- *Au plaisir alors !*

Et il partit en courant, nous laissant tous deux sans rien à manger. Je recommandai un plateau de charcuterie.

- *Qu'est-ce que tu as derrière la tête, Sherlock, avec cette histoire de petit boulot ?*

- *Tu disposes déjà d'un réseau d'informateurs dans la police et Maryvonne te fait part des potins du marché. Mais je suis sûr que tu pourrais avoir l'usage de quelques gamins des rues pour collecter des informations. Cela pourrait te permettre de disposer d'un réseau discret et efficace.*

- *C'est vrai que ces gamins peuvent passer inaperçus, ... c'est une idée à creuser.*

Les gamins laissés à eux-mêmes étaient si nombreux que personne ne les remarquaient, même pas quand ils vous faisaient les poches.